Discours de M. Philippe de Montebello

à l'occasion de son installation à l'Académie des beaux-arts

le mercredi 19 mars 2014, au fauteuil de Seiichiro Ujiie

Messieurs les Ambassadeurs,

Madame le Ministre,

Monsieur le Chancelier de l'Institut de France,

Madame le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences,

Chers confrères,

Mesdames, Messieurs,

Chers amis,

Me voici devant vous, me voici parmi vous aujourd'hui, et je suis profondément ému du grand honneur que vous me faites en m'accueillant au sein de votre compagnie. Comment aurais-je jamais pu imaginer avoir un jour ma place sous cette auguste coupole!

Michel David-Weill, vos paroles si aimables et bien trop élogieuses me touchent beaucoup, car en me qualifiant « d'amateur » vous m'absolvez du regard muséal que j'ai dû inévitablement acquérir au long de ma carrière, et je vous en remercie.

En héritant de ce fauteuil au titre d'Associé Etranger, je succède à un membre très estimé de cette assemblée, le regretté Seiichiro Ujiie.

Je n'ai malheureusement jamais eu le privilège de rencontrer ce grand mécène, mais au fil de mes recherches sur sa carrière, j'ai découvert avec une fascination grandissante sa contribution

remarquable au monde de l'Art. Et il m'est très vite apparu que nous étions faits pour nous entendre. Nous avons même été collègues pour un temps à l'époque où monsieur Ujiie a assumé la direction du Musée d'Art Contemporain de Tokyo. Nous avons aussi été tous deux décorés non seulement de la Légion d'Honneur, mais aussi, cette fois par le gouvernement japonais, de cette autre décoration prestigieuse, l'Ordre du Soleil Levant, que j'arbore aujourd'hui avec fierté.

Il m'est impossible d'évoquer en quelques mots la richesse et la variété des réussites de monsieur Ujiie. Grand magnat de la presse et de la télévision japonaise, il s'est toujours appliqué à mettre son succès professionnel au service de sa passion pour l'Art et, plus spécifiquement, de la créativité artistique. Les dessins animés d'une grande originalité et d'un graphisme extrêmement séduisant dont il a financé la production restent pour tous ceux qui l'ont suivi, une référence cinématographique essentielle.

Le triomphe commercial des films d'animation tels que *Princesse Mononoké* ou surtout, *Le Voyage de Chihiro* ne l'empêchait pas de se considérer davantage encore investi de la mission de perpétuer sous une forme moderne le rapport ancestral à l'image de la culture japonaise. Cette modernité fondée sur une longue et très ancienne tradition artistique valut à son studio, ainsi qu'au grand réalisateur Hayao Miyasaki, de multiples et prestigieuses récompenses internationales, dont l'Ours d'Or de Berlin et l'Oscar du meilleur film d'animation en 2003 pour *Le voyage de Chihiro*. Maître incontesté des media au Japon, c'est par le biais du journal quotidien *Yomiyuri Shimbun*, et plus tard de la chaîne de Nippon Télévision Network Corporation dont il devint président, que M. Ujiie a pu nourrir de concert sa passion pour l'art et son amour pour la France. De cette dernière, il aimait à dire : « j'aime la France, je ne sais pas

pourquoi… un peu comme ma femme évoquant ainsi, en quelque sorte, Blaise Pascal – le cœur a ses raisons… enfin vous connaissez la suite.

L'art et la France sont toujours restés étroitement liés dans son activité de collectionneur dont le but était pour lui, avant tout, de mettre l'œuvre d'art à la portée d'un public aussi vaste que possible. Ce qui ne l'empêchait nullement, d' ailleurs, d'en profiter lui-même à titre privé! C'est, par exemple, un tableau magistral de sa collection, le portrait en pied d'Ambroise Vollard en torero peint par Renoir, qui l'accueillait jour après jour à l'entrée de son bureau. Ce portrait, M. Ujiie eut cependant la générosité de s'en séparer pendant de longs mois pour une exposition à Paris, puis au Metropolitan Museum où j'ai moi-même pu l'admirer il y a quelques années.

Pour mon prédécesseur, le mécénat allait bien au-delà du simple 'devoir'. Il a lui-même défini ce qu'il entendait par mécénat lors de son discours de réception ici-même à l'Académie des Beaux-Arts où il précisait, et je cite, que « …permettre au plus grand nombre de jouir d'une expérience unique, celle de la rencontre d'une œuvre d'art, est à mon avis le fondement des activités de mécénat ; c'est l'objectif premier, le point central de mes activités. » Un peu plus loin il soulignait que le mécénat, et je cite encore « …où les efforts de différents pays sont amenés à se conjuguer… » devait ignorer les frontières, et être « largement ouvert sur le monde. » C'est dans cette optique qu'il finança non seulement la présentation au Japon de nombreuses expositions d'artistes français comme Jean François Millet et Vincent van Gogh – que nous n'hésitons pas en France à nous arroger, mais également la présentation des collections de grands musées français tels le Louvre et l'Orangerie. Et c'est encore grâce à sa générosité qu'un nombre important d'œuvres du musée Marmottan Monet, ce fleuron de l'Académie des beaux-arts (notre Institut), ont pu voyager dans plusieurs villes nippones.

En sens inverse, il entreprit de faire connaître l'art japonais en France en orchestrant, notamment, l'exposition à Paris, au Grand Palais, de l'admirable collection d'art du monastère du Kofuku-Ji de Nara, haut lieu de la pensée et de l'art bouddhique, trésor national du Japon.

C'était sa manière à lui de créer ce qu'il appelait « des ponts », non seulement entre le Japon et la France mais également entre le Japon et cette compagnie. En vérité, sa fierté d'appartenir à cette assemblée était si grande que, dans l'entrée de son appartement au 51ème étage de la tour Nippon, à Tokyo, son habit vert trônait dans une vitrine, non loin justement du tableau de Renoir.

Cet amour pour la France et pour cette Académie le mena encore jusqu'à St. Jean Cap-Ferrat où il entreprit de rénover cet autre fleuron de l'Académie (de notre Institut), la villa Ephrussi de Rothschild, et (son musée) sa mosaïque de jardins, auquel il prit soin de faire ajouter, autre lien précieux avec son pays, un jardin japonais où l'on se retrouve dans un monde Zen aux motifs apaisants tracés dans le sable blanc.

Le musée du Louvre bénéficia également de ses largesses, puisque c'est lui qui finança le réaménagement de la Salle des Etats, offrant ainsi à la Joconde un écrin digne de son éclat. Et, peut-être pour ne pas faire de jalouses, il en fit de même pour la Galerie de la Vénus de Milo.

En évoquant le soutien qu'il apporta à la restauration de ces salles, je tiens à souligner que derrière ces apports matériels il y a bien davantage que les sommes financières qui permirent la réalisation des travaux. On y trouve en effet la marque d'une conception humaniste de l'art et des civilisations sans laquelle les musées n'existeraient pas.

Cette conception, cette vision, qui n'a cessé de s'affirmer depuis la Renaissance italienne en passant par le Siècle des Lumières, s'épanouit aujourd'hui dans une dimension mondiale et universelle, favorisée par le développement sans précédent des communications. Et c'est dans

cette croyance passionnée en la force de l'Art que Seiichiro Ujiie et moi-même, qui ne nous sommes pas connus, nous retrouvons. Cette croyance en l'art est l'honneur et la dignité des hommes, et mon prédécesseur en était incontestablement pétri.

Pour lui comme pour moi, l'Art transcende les cultures nationales. Dans la contemplation d'un chef d'œuvre, quelle que soit son origine, nous ne sommes plus Japonais, Français ou Américains, mais simplement des hommes unis dans un même ravissement. Tel est le miracle de l'Art, qui nous dépasse et nous appartient à tous à travers le temps et l'espace, tout en n'étant le propre d'aucun d'entre nous.

Monsieur Ujiie a intitulé l'un de ses films « Si tu tends l'oreille ». Il m'est aisé de faire le parallèle entre ce titre et l'invitation que je n'ai jamais cessé de faire à mes conservateurs, au public, et aujourd'hui encore à mes étudiants: « Tendez l'œil, affûtez sans cesse votre regard et vous recevrez la révélation des multiples univers que nous offre l'Art. »

Dans la contemplation d'un chef d'œuvre à la pérennité sublime, il est donné à chacun d'entre nous de pouvoir renouer avec son humanité profonde. Le génie artistique nous grandit tous. Il est source de dépassement. Goethe le savait bien, lui qui écrivait à propos d'un masque antique dont la beauté le bouleversait : « Le simple fait qu'une telle œuvre ait pu être créée et qu'elle soit encore de ce monde fait de moi deux fois l'homme que j'étais. »

Je suis moi aussi persuadé du pouvoir d'élévation de l'Homme par l'Art. Je crois, moi aussi, à sa puissance civilisatrice. C'est pourquoi je ressens pour mon prédécesseur une grande sympathie mêlée d'admiration. Je reconnais en lui une âme sœur dans notre grand projet ardemment partagé, la diffusion de l'Art de par le monde. Tous deux, nous y avons consacré notre vie. Tous deux, nous y avons trouvé de grandes joies, chacun dans son domaine respectif et absolument

complémentaire. Oserai-je le dire, lui et moi étions, par-delà les distances, par-delà les années, par-delà les continents, les fidèles d'un même culte. Ce culte, c'est pour moi un honneur, que dis-je, un bonheur, de pouvoir désormais le célébrer avec vous dans ce cénacle qui en est le Temple.

Merci encore, mes chers confrères, d'avoir bien voulu faire de moi l'un des vôtres.